

**Je sens sur mon  
corps la salive  
de ces monstres  
en grillagés**

L'eau est froide et sans vague, elle est claire, je me vois qui avance et m'enfoncé. Le froid fait des cercles autour de mes cuisses et je plonge. Je ne regarde pas au large car il n'y a pas de large, il y a l'eau et le ciel et presque rien entre. Sur le dos je ferme les yeux et j'entends mon souffle amplifié par la surface qui s'efforce d'être calme, de faire confiance à ma mer, d'oublier ce qui rampe sous le sable. Une algue m'attrape l'épaule et je me redresse. Je chasse la peur. Face à moi la plage est immense et vide, remplie d'un écho roulant. Au dessus, de part et d'autre, perchées sur les falaises, leurs griffes écrasant la bruyère et les ajoncs, **elles** me regardent. C'est leur respiration qui roule sur les galets sur la plage. C'est leur souffle morbide qui abat sa brume sur les galets sur la plage. L'eau est salie, l'eau me donne la nausée, l'eau est poisseuse, l'eau est pleine de la bave de ces deux bêtes qui me regardent. Je ne reconnais plus ma mer. La peur me reprend ?

Je suis enfant et la piscine de ma ville est insalubre, le gymnase pue, on met des seaux pour recueillir la pluie et il manque des lattes au parquet où les lignes s'effacent. Je vais à la piscine là-bas et elle est grande, propre, belle, il y a un toboggan gigantesque. Le parquet de leur gymnase est brillant. J'entends les adultes blaguer sur l'argent d'Areva. J'imagine des pièces qui brillent vert comme dans les Simpsons.

J'ai tous les âges et sur les sentiers dont je connais si bien les flaques et les fougères, des pierres sont marquées de signes familiers, trois triangles autour d'un point, des symboles millénaires au futur, apposés comme une menace, une mise en garde, une protestation. Je ne m'étonne pas de leur présence, elles sont des repères dans le paysage depuis avant que je sache courir. Les pierres marquées ne sont pas plus dangereuses que les autres — c'est plutôt que les pierres vierges sont aussi dangereuses que celles qui sont marquées. Et quand je marche je sais que ce sont les pierres et la terre qu'il y a dessous et les plantes sur la terre et les ruisseaux entre elles et la mer en contrebas qui sont marquées sans peinture. Et sans doute y a-t-il aussi cette marque quelque part sur moi, de cette encre invisible, et il paraît qu'elle luit dans le noir.

On est enfants et sur la table à manger on demande comment on fait cette énergie là. Les mains de notre père plient en tout petit le couvercle métallisé de son dessert, et sa voix nous dit c'est comme ça, il faut couper la matière en tout petit. Depuis, les ouvrières derrière les grillages passent leur journées à plier des opercules de Danette à la pistache.

J'ai tous les âges et la sirène hurle à pleins poumons. On ne sait jamais si c'est le premier mercredi du mois ou si c'est pour de vrai. On hésite toujours sur la marche à suivre. On rentre à l'intérieur, on ferme les fenêtres, les portes, on allume la radio. On attend. Et tant pis si la porte du garage est pleine de trous, si l'isolation du toit laisse à désirer, si on ne sait plus où on a mis les comprimés d'iode. On attend, la sirène finit par se taire et au bout d'un moment on fait comme si on avait fini d'attendre et on réouvre la fenêtre. Les braillements de la sirène me suivront jusqu'à demain peut-être.

J'ai grandi et je sais ce que sont ces bêtes, je peux maintenant imaginer ce qu'il y a derrière les kilomètres de grillage et dans les falaises qui les portent. J'ai grandi et je sais qu'il y a nos rivières et nos champs empoisonnés ici, et qu'il y a des là-bas empoisonnés. Des là-bas dont on a fouillé, pillé, vidé le cœur au moyen de corps condamnés, pour venir nourrir un autre cœur ici.

Ils ont tous les âges et ils se baignent ou regardent la mer ou marchent sur le sable ou les galets. Sous le soleil retentit un fracas qui fait tomber tous les cœurs dans les estomacs et se nouer les langues. Tous les yeux se tournent vers la silhouette hérissée de métal sur la falaise là bas, tous les regards sont blancs de l'appréhension de la catastrophe, attendant le choc de l'épée qui est enfin tombée. Mais ça n'est pas ce fracas là, ça n'est pas encore l'engloutissement, le monstre de la falaise se tient toujours tranquille (bouillant à l'intérieur). C'est un fracas banal, des pierres qui tombent dans le ventre d'une carrière un peu plus loin, rien à voir. Rien de grave. Petit à petit les regards se détachent mais les langues restent nouées et les cœurs dans les estomacs. Dans les crânes se jouent des scénarios catastrophe, s'amoncellent des images de fin du temps piochées dans des livres d'histoire, des documentaires, des rêves fiévreux ; et par éclats se dessinent les visages éblouis qu'ils aiment et qui sont saines et sauvées. Le silence laisse rouler le fracas longtemps encore sur la plage.

Nous avons tous les âges et la nuit n'existe plus.  
Quand le soleil se couche un halo énorme se réveille  
et coule sur les chemins, il s'introduit dans les salons,  
il se glisse à travers les volets. Tout autour de la bête,  
des yeux brillent ; même cachée par une colline  
on sent sa présence, comme un souffle humide  
derrière l'oreille. Elle se dissout et se diffuse dans  
notre ciel jusqu'au matin.

Je suis jeune encore et j'entends parler de gens  
plus jeunes et de gens plus vieux qui sont malades.  
Il y a quelque chose qui est arrivé jusque sous  
leur peau, loin dessous, et qui laisse entrevoir  
des choses qui me font peur. J'entends des mots  
qui ont l'odeur du linoléum vert de l'hôpital,  
l'odeur des sueurs froides dans les cauchemars.  
L'odeur de la mort. Et ces histoires dessinent  
des spectres que je connais bien, elles interrogent  
leurs silhouettes perchées sur nos falaises, font  
peser le soupçon sur leurs yeux brillants. Je suis  
jeune encore et je sens sur mon corps la salive  
de ces monstres engrillagés, je l'entends s'infiltrer  
dans mes pores, sans rien pouvoir faire. Il n'y a  
plus que l'attente. Je n'ai pas senti le brouillard  
entrer dans mes os, et maintenant il est partout.  
J'attends que quelque chose se passe. Qu'on me  
dise ce que c'est que cette haleine dans ma chair  
que je sens chauffer et pourrir. Qu'on me dise  
ce qu'il y avait avant tout ne soit caché dans  
la brume. Je n'ai pas vu les barrières de rasoir  
labourer ma peau, je n'ai pas entendu le grillage  
m'enserrer les poignets, et maintenant je ne peux  
plus rien faire. Alors j'attends.

Nous avons tous les âges et chaque fois qu'on apprend que quelque part ailleurs une bête comme les nôtres est hors de contrôle, que l'écume coule de ses cuves comme l'écume sur les crocs d'un chien enragé, que ses entrailles sont hémorragiques ; chaque fois nos entrailles à nous se serrent fort, on courbe l'échine. Chaque fois on se dit qu'on sera les prochains. On regarde autour de nous imaginant qu'il n'y ait plus que des carcasses ; on regarde sur la falaise et on y voit une géante de béton effondrée, haletante, les flancs percés. On se demande jusqu'où portera l'haleine lourde et humide de son dernier souffle. On ne le dit jamais mais chaque fois on se fait des adieux silencieux, sachant que les géantes nous entraîneront brutalement dans leur chute, sans nous donner le temps d'une dernière étreinte. On a arrêté de penser « et si » ; on se dit « quand », avec un goût amer dans la bouche. Un goût de rouille. Tout vieillit, tout rouille, tout s'abîme, nous aussi et elles aussi. Nos monstres finiront bien par avoir mal au dos, les poumons encrassés, les articulations en miettes. Et alors quoi ?

J'ai grandi et je questionne mon grand-père qui me raconte le début de l'histoire. Il me parle d'argent, de coalitions, de réunions opaques, du District. Il me dévoile à mi-mots ce qui s'est joué là, sur les falaises, comment ces *houms'* *counséquents* s'y sont pris pour y planter jusqu'au sang les griffes de leurs monstres. Comment ils ont acheté une à une ces terres, des terres pauvres qui ne valaient pas grand chose, dont les paysans se sont débarrassés avec plaisir, riant peut-être de ces *horzains* prêts à payer trois fois le prix réel. Il me raconte les choix de son père, les siens. Il y a peut-être du regret dans sa voix. J'ai grandi et j'entends mon grand-père me dire qu'il est fier que les jeunes se mettent à voir les deux silhouettes sur les falaises et à s'élever contre elles, mais il me dit aussi qu'on ne gagnera pas contre le grillage, et qu'il faut le savoir pour mettre sa colère là où il faut. Et quand il me dit ça je sais que ce n'est ni de la défaite ni du désespoir dans sa voix. Je sais qu'il a raison, et que ça ne veut pas dire qu'on ne peut rien faire. Mais je ne suis pas sûre de savoir quoi faire.

**Aux irradiées inconnus,  
à leurs souvenirs.**

Texte et image : **e3mi3sile**  
Fonte : **CMU Serif**, dessinée par  
**Donald Knuthe**, QUNIfiée par **missile studio**

